LES JUMEAUX BÉARNAIS

OU

LA FLÉTRISSURE,

DRAME EN QUATRE ACTES,

PAR

MM. PAUL FOUCHER ET VICTOR HERBIN,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 31 mars 1842.

BIBLIOTECA · LUCCHESI

DISTRIBUTION DE LA PIÉCE.

LE MARQUIS DE MÉRIGNAC	MM. MATIS.
LUDOVIC D'ARGELLES, jumeaux	ALBERT.
HENRY D'ARGELLES, jumeaux	ALBERT.
DULAC, hommes d'affaires du baron d'Argelles	COQUET.
LE LIEUTENANT CRIMINEL	BERTHOLET.
CÉSAIRE	LAURÉ.
BONTEMPS	ROCHEUX.
UN OFFICIER DE VOLONTAIRES	HAMEL.
CLOTILDE, fille du marquis de Mérignac	Mme A. PASTELOT.
UN DOMESTIQUE du baron d'Argelles.	
COMPAGNONS. — VOLONTAIRES. — PEUPLE.	

La scène est, aux premier et deuxième actes, à Saint-Jean de Lutz. — Au troisième acte, à Bayonne. — Au quatrième acte, dans les montagnes à la frontière d'Espagne.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la place principale de Saint-Jean-de-Lutz. — A droite de l'acteur, une hôtellerie. — A gauche, la maison du lieutenant criminel, avec un perron. — Au deuxième plan, une église; table devant l'auberge, banc de pierre devant le perron de la maison du lieutenant criminel. — A droite et à gauche, troisième plan, rue qui se prolonge dans la coulisse.

SCÈNE I.

(Au lever du rideau, cris confus dans la coulisse.)

CÉSAIRE, LUDOVIC, BONTEMPS, COMPAGNONS.

DULAC, entrant en courant.

Une émeute!... où me cacher?... Ah!...

(Il se cache sous le portail de l'église.)

CÉSAIRE, à Ludovic, en l'entraînant hors de l'auberge.

Allons! viens! viens donc?

LUDOVIC.

Et qui diable te presse?

CÉSAIRE.

C'est qu'aussi tu resterais là, toi!

LUDOVIC.

A table, moi; j'y resterais jusqu'au jugement dernier.

CÉSAIRE.

Ta nuit n'est donc pas encore faite?

LUDOVIC.

Mais je l'aurais bien prolongée encore de quelques [illegible] et de quelques flacons de ce vieux vin

Digitized by Google

que l'hôte maudit ne semble donner qu'en rechignant.

CÉSAIRE.

Et il a ses raisons, mon cher: l'état de nos finances est désespéré; sur notre réputation on ne nous fera plus crédit, et sans quelque aventure heureuse, au bon vin et aux jolies filles il va falloir dire adieu.

LUDOVIC.

Jamais! tant que nous aurons des poings au bout des bras! —Tenez, rentrons chez l'hôtelier, je vais lui faire une proposition qu'il acceptera, j'en suis sûr.

BONTEMPS.

Laquelle?

LUDOVIC.

C'est de nous donner son vin à crédit ou de se laisser assommer pour que nous vendions sa peau.

CÉSAIRE.

Et que veux-tu faire de la peau d'un aubergiste?

LUDOVIC.

Quand elle ne vaudrait que le prix d'une bouteille pour chacun de nous.

CÉSAIRE.

Viens donc plutôt par ici, le peuple fait émeute et nous n'avons rien à perdre dans ces occasions-là.

LUDOVIC.

Qu'y ferons-nous, dans l'émeute?

CÉSAIRE.

Nous crierons plus fort que les autres: on gagne toujours quelque chose à pêcher en eau trouble.

BONTEMPS.

Oui, mais attention, amis! il y a ici un certain marquis de Mérignac...

CÉSAIRE.

Allons, te tairas-tu, bavard... avec ta prudence qui m'a un peu l'air de poltronnerie.

LUDOVIC.

C'est vrai!

BONTEMPS.

Après tout...

CÉSAIRE, bas, montrant Ludovic.

Est-ce qu'il n'est pas là, lui, pour se mettre toujours en avant?

BONTEMPS.

C'est juste.

Cris du PEUPLE.

A bas le marquis de Mérignac! à bas le marquis de Mérignac.

(Le peuple se répand sur la scène et assiége l'hôtel du lieutenant criminel.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE MARQUIS. Il paraît au perron.

LE MARQUIS, d'une voix tonnante.

Silence, tous! car ce pouvoir que vous insultez daigne chercher un remède à vos maux. On convoque les états-généraux de toutes parts; aujourd'hui même on élit les représentans de cette province. (En descendant les marches du perron.) Le roi a eu pitié de votre misère; par ses ordres un convoi d'argent arrivera ici dans quelques heures; cessez donc ces clameurs, qui appellent les châtimens et non les secours.

CÉSAIRE, à Ludovic.

Entends-tu, Ludovic? un convoi d'argent qui arrive à Saint-Jean-de-Lutz.

LUDOVIC.

Que m'importe?

CÉSAIRE.

Tu le sauras! Mais, pour le moment, il ne faudrait pas laisser refroidir la discussion. (Avec violence.) Non! non! on nous trompe encore! On veut que nous mourions de faim sans nous plaindre. (Cris de la foule.)

LE MARQUIS, au peuple.

Insensés! ne reconnaissez-vous pas un de ces Mérignac, depuis cinq cents ans dévoués de père en fils au Béarn et à ses habitans? Et lorsque je viens vous promettre la paternelle protection du roi, qui de vous sera assez hardi pour dire que je trompe mes compatriotes?

CÉSAIRE et ses compagnons.

Nous! nous! car Mérignac est un noble, et promesse de noble faite au peuple est toujours mensonge. (Cris de la foule.)

LE MARQUIS.

Retirez-vous, et ne vous laissez pas plus longtemps tromper par ces misérables.

(Montrant Ludovic et les siens.)

LUDOVIC, s'avançant et arrachant des mains d'un homme du peuple un bâton qu'il brandit.

Nous des misérables!

LE MARQUIS, lui arrachant le bâton.

Si je ne devais avoir en ce moment l'impassibilité de la loi que je viens défendre dans cette cité rebelle, je te briserais comme je brise ceci. (Il brise le bâton.) Je te conseille à toi, qui as osé outrager l'agent suprême et inviolable du pouvoir, de ne jamais te trouver en face de l'homme privé... Il ne chercherait plus alors à contenir sa colère, qui l'a quelquefois trop bien servi. (Rumeurs diverses.) Tout le temps donné à l'émeute est volé au travail et vos familles vous en demandent compte. Retirez-vous! —retirez-vous! (La foule cède, s'ébranle, des soldats paraissent et traversent le théâtre au fond.)

Digitized by Google

CÉSAIRE.

En route, amis, plus rien à faire pour nous. (A Ludovic.) Viens-tu?

LUDOVIC, s'en allant.

Je retrouverai ce marquis-là quelque part!

(Tout le monde se retire.)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, seul.

Maintenant que les devoirs de l'homme public sont remplis, je puis penser au but secret de mon voyage. Ce baron d'Argelles, que je n'ai pu revoir depuis si long-temps, il est ici; on m'a assuré que je le trouverais à l'auberge de Henri IV à Saint-Jean-de-Lutz... (Regardant l'enseigne.) C'est bien là! (Il entre dans l'hôtellette. Le peuple est dissipé.)

SCÈNE IV.

DULAC, sortant de l'église.

Plus personne, je crois! Enfin!... comment se fait-il que moi, ancien bedeau, homme prudent et pacifique avant tout, je me trouve sans cesse dans les situations les plus compromettentes?.. Je m'enfuis à toutes jambes du château de mon brave seigneur d'Argelles, que les paysans menacent, j'accours à Saint-Jean-de-Lutz, pour l'attendre!... Bon! je retombe en pleine révolution! (Nouvelles rumeurs dans la coulisse. Regardant du côté par où est sorti Ludovic.) Encore cet enragé de M. Ludovic! Cette figure-là me glace le sang dans les veines. Ah! pas une minute à perdre. (Il revient en scène, et apercevant de l'autre côté Henri:) Ah! mon Dieu! — Mais non, il est toujours là-bas lui! — Oui, c'est son frère! c'est M. Henri! C'est qu'ils se ressemblent tant que tout le monde s'y trompe.

SCÈNE V.

DULAC, HENRI.

HENRI, à part.

Il doit m'être facile de voir Clotilde seule en ce moment! — Quelqu'un! Dulac.

DULAC.

Moi-même, monsieur Henri.

HENRI.

Mais que faites-vous donc là?

DULAC.

Je me rends chez le lieutenant criminel.

HENRI.

Chez le lieutenant criminel?

DULAC.

Oui, monsieur.

CÉSAIRE, à part, à Bontemps.

Je ne me trompe pas, oui! c'est le frère de Ludovic; attention! (Pendant la première partie de cette scène ils rôdent aux alentours.)

HENRI.

C'est donc pour une affaire de justice?

DULAC.

Pas précisément. . pour une mesure de sûreté.

HENRI.

Pour une mesure de sûreté! Il s'agit de Ludovic, de mon frère, n'est-ce pas?

DULAC.

Eh bien, oui, monsieur Henri!... tout le premier vous avez chaque jour à déplorer les désordres de M. Ludovic, ses relations basses et criminelles. M. le baron d'Argelles, votre père, qui prévoit et redoute l'époque où un faux nom ne garantira plus votre maison de souillures toujours nouvelles, m'a dépêché un pouvoir destiné au lieutenant criminel, afin de faire arrêter M. Ludovic.

HENRI.

Oh! mon frère!...

CÉSAIRE, à part, à Bontemps.

Entends-tu?... (En disparaissant.) Viens, nous en savons assez!...

DULAC.

Il a déjà été compromis dans plusieurs escapades qui commencent sur le banc d'un cabaret et peuvent finir sur un autre banc.

HENRI.

Ah! taisez-vous! taisez-vous! Dulac! tout n'est pas perdu avec Ludovic; il est plus égaré que coupable. Il faut surseoir à l'exécution de cette mesure sévère, qui ferait naître le désespoir là où il faudrait le repentir.

DULAC.

Mais si M. le baron apprend, en arrivant, que ses volontés n'ont pas été accomplies?..

HENRI.

Mon père, qui nous a quittés pour se rendre auprès du lit de mort d'un ami, du chevalier Albéric de Launay, sera bientôt de retour, nous l'attendons de moment en moment... Eh bien, je vous disculperai à ses yeux... Ludovic est à Saint-Jean-de-Lutz, je saurai le retrouver, il m'entendra; j'en jure par le noble baron d'Argelles, il rentrera dans la route du bien.

DULAC.

Excellent monsieur Henri!... Ainsi, après avoir tant de fois réparé, expié les désordres dont une fatale ressemblance vous faisait victime, vous l'aimez plus encore, vous ne vous découragez pas d'être le défenseur de cet ingrat!

HENRI.

Est-ce que je puis me décourager d'être son frère? Allons, maître Dulac, cédez à ma prière, je me charge de tout.

Digitized by Google

DULAC.

A la bonne heure... Ce n'est pas que je sois pour les mesures de rigueur... moi, ancien bedeau !... Il est bien plus doux de pardonner, et on court moins de risques ! Allons, que saint Sylvestre, mon patron, vous aide à convertir notre pécheur...

HENRI.

Merci, mon bon Dulac, merci !

SCÈNE VI.

HENRI, puis CLOTILDE.

HENRI.

J'ai détourné le danger qui menaçait Ludovic ; maintenant songeons à retrouver Clotilde... La voici qui sort de l'église. (Clotilde sort précédée et suivie de pauvres à qui elle donne l'aumône ; elle veut passer sans parler à Henri, celui-ci s'élance au-devant d'elle.) Clotilde !

CLOTILDE.

Henri !...

HENRI.

Vous passez sans m'accorder un regard, Clotilde !... Je n'ai point mérité ce traitement cruel.

CLOTILDE.

Ah ! c'est qu'il faut apprendre à souffrir, Henri. Il y a dans cette ville un témoin qui pourrait nous voir ; ce témoin, c'est mon père !

HENRI.

Je le sais ; oui, le marquis de Mériguac vient d'arriver à Saint-Jean-de-Luz... Eh bien, vous me conduirez jusqu'à lui, car je ne le connais point. Je me jetterai, s'il le faut, à ses pieds ; je lui rappellerai qu'autrefois il fut l'ami de mon père, et j'en ai l'espoir, Clotilde...

CLOTILDE.

Vous n'obtiendriez rien. Oui, il y a quelques années, nos familles étaient encore amies. Tout à coup, mon père partit chargé d'une mission lointaine. Un jour, vous le savez, ma mère depuis longtemps triste, souffrante, agitée, succomba aux accès d'une fièvre ardente qui lui arrachait d'étranges paroles ; de ce jour, Henri, j'ai perdu mes deux parens... Mon père, par un ordre qu'il m'envoya, car je ne le revis plus, m'exila en cette ville, anéantit à jamais le projet d'union formé entre nous ; il me confia à la tutelle de M. de Mauroy, lieutenant criminel, son ami, en lui annonçant que je devais prendre le voile !... Ce jour est arrivé. Aujourd'hui sans doute, je verrai mon père, et demain je dirai au monde un adieu éternel.

HENRI.

Quoi ! vous obéirez à cet ordre ?

CLOTILDE.

Cet ordre vient de mon père.

HENRI.

Mais moi, j'ai le droit de résister !

CLOTILDE.

Ah ! si vous m'aimez, ne me faites pas coupable ; pour moi pas d'amour sans vertu, pas de vertu sans soumission au devoir. Henri, j'ai un grand sacrifice à vous demander...

HENRI.

Parlez, Clotilde !

CLOTILDE.

Promettez-moi de ne plus chercher à me revoir désormais à l'insu de mon père et de mon tuteur... Si noble et si pur que se soit montré votre amour, c'est déjà une faute que d'avoir accepté ces entrevues mystérieuses qui nous ont habitués à un espoir bien douloureusement brisé !

HENRI.

Mais c'est vous qui le brisez, Clotilde !...

CLOTILDE.

J'obéirai à mon père, quoi qu'il puisse m'en coûter.

HENRI, avec amertume.

Je vous félicite d'en avoir le courage.

CLOTILDE.

Henri, je viens de prier Dieu de me le donner ainsi qu'à vous.

HENRI.

Ah ! pardonnez, Clotilde, la souffrance m'égare, me rend injuste !... Oui, il me faut aussi, moi, accomplir ma tâche... Je retourne à Paris... Une lutte sanglante, inexorable va s'engager entre le peuple et la royauté... Si la royauté succombe, il y aura gloire pour les vainqueurs peut-être, mais il y aura honneur pour les martyrs. Chevalier de la royauté, j'ai juré de mourir à son premier appel, et grace à mon malheur, ce sera sans regret ! Adieu donc, Clotilde, c'est pour jamais, car nous avons l'un et l'autre notre tombe, vous le couvent et moi le champ de bataille. Adieu !

CLOTILDE.

Adieu !...

(Clotilde rentre dans la maison du lieutenant criminel. A ce moment entrent Césaire et les siens.)

CÉSAIRE, à Bontemps qui a voulu aborder Henri à sa sortie et en l'arrêtant.

C'est le frère de Ludovic...

BONTEMPS.

Ah !

SCENE VII.

CÉSAIRE, BONTEMPS, COMPAGNONS.

CÉSAIRE.

Te voilà, eh bien !...

BONTEMPS.

J'ai pris les renseignemens... On arrivera avant une heure.

Digitized by Google

CÉSAIRE.

Le coup est magnifique ; il vient d'autant plus à propos, qu'on veut mettre notre caissier sous clé... Oui, la famille d'Argelles a la vanité de vouloir faire enfermer cet honnête Ludovic qui nous a fourni des fonds jusqu'à présent. Je sais bien que là où l'on veut le domicilier, nous avons chance de le retrouver peut-être ; mais c'est égal, j'espère bien ne pas pousser l'amitié pour lui jusque-là.

BONTEMPS.

C'est que nous avions compté sur son nom pour nous protéger dans le cas où échouerait notre coup de main.

CÉSAIRE.

Sois donc tranquille ; cette affaire-là va nous l'attacher au contraire, vous verrez.

BONTEMPS.

Mais il ne voudra pas s'en mêler.

CÉSAIRE.

Oui ! il fera quelque résistance... aristocratique ; mais grace à la logique des flacons, il finira par se rendre, c'est un bon garçon... Tenez, le voici ! laissez-moi faire !... (Frappant sur la table placée devant l'auberge.) Holà, du vin ! c'est de l'éloquence en bouteille !

BONTEMPS.

Allons, tu porteras la parole... ça te va !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LUDOVIC.

CÉSAIRE.

Te voilà, Ludovic ?... Qu'as-tu donc ?... tu sembles nuageux ?

LUDOVIC.

J'ai... que je n'ai rien ; ma bourse est vide comme mon estomac... J'attends bien quelque chose cependant... je viens d'écrire un mot à l'homme d'affaires de mon père, qui semble toujours fuir à mon approche ; je n'ai plus d'espoir que dans ce vieux juif...

CÉSAIRE.

A qui tu as écrit une lettre de Jérusalem... Mais j'ai un moyen plus sûr et plus prompt pour arriver au même but.

LUDOVIC.

Lequel ?

CÉSAIRE.

Je vais te le dire ; viens t'asseoir là... et prends ce verre... N'as-tu pas entendu annoncer ce matin l'arrivée d'un convoi d'argent ?

LUDOVIC.

Oui !

CÉSAIRE.

On dit que ce convoi est en très petite compagnie !

LUDOVIC.

Après ?

CÉSAIRE.

Après ? Eh bien ! cet argent envoyé pour soulager nos misères, dit-on, mais qui restera dans les poches de nos prétendus bienfaiteurs à brevet, nous pouvons le faire parvenir plus sûrement à sa destination, en commençant par nous. C'est un Pactole qui nous arrive sur quatre roues ; à nous de le faire verser dans notre caisse !...

LUDOVIC.

Mais c'est un vol !...

CÉSAIRE.

Dis donc une restitution forcée.

LUDOVIC.

Une attaque à main armée !

CÉSAIRE.

Eh bien !

LUDOVIC.

Eh bien, malheureux ! tu ne sais pas qu'il y va des galères, du fer rouge !

CÉSAIRE.

Pour les maladroits !

LUDOVIC.

A si gros jeu... l'adresse est toujours chanceuse... Le fer rouge, vois-tu, c'est mon cauchemar de toutes les nuits et de tous les jours !... La mort !... oh ! je ne la crains pas ; mais quand la griffe du bourreau vous entre dans la chair, c'est comme celle du diable, en voilà pour l'éternité !... Et, d'ailleurs, quand ce ne serait que pour ma famille !..

CÉSAIRE.

Ta famille... oh ! oui, en effet, tu lui dois bien cela ; car, certes, elle s'occupe encore de toi avec plus de sollicitude que tu ne le penses, ingrat !

LUDOVIC.

Explique-toi ?

CÉSAIRE.

Eh bien, tout à l'heure, ton frère causait avec un homme d'une assez mauvaise physionomie, et ils ne parlaient de rien moins, vu la grande chaleur, que de te faire mettre à l'ombre.

LUDOVIC.

Hein ?

CÉSAIRE.

Demande-le aux amis qui l'ont entendu comme moi.

TOUS.

C'est vrai ! c'est vrai !

LUDOVIC.

Ah ça, mais, qu'ont-ils donc à tant s'occuper de moi, ces chers parens ?... Jamais pourtant nous n'avons pu nous entendre... Mes opinions, mes goûts n'étaient jamais les leurs... Ils me fatiguaient à tout propos des exploits chevaleresques de mes aïeux... ils enchaînaient mes plaisirs... à moi qui ne rêve que vie indépendante et joyeuse. Aussi, un beau

jour, fatigué de remontrances, écrasé de dettes qu'ils ne voulaient plus payer, j'ai quitté la noble maison paternelle... Pour mieux dépister les recherches, j'ai changé mon nom de Ludovic d'Argelles, contre celui plus modeste et plus sûr de Célestin Darthès... J'étais au mieux avec de bons amis comme vous... j'étais heureux, et voilà que tout à coup mon incognito est découvert... qu'on songe même à me donner un nouveau gîte... mais ils ne me tiennent pas encore... Voyons, voyons, expliquez-vous, quel pouvait être ce confident de mon frère? car pour la première fois de ma vie, je tiens à payer toutes mes dettes.

CÉSAIRE.

Je ne sais!... Mais, par ma foi, voici l'homme en question.

LUDOVIC.

Oh! le maudit manant, je n'aurais soupçonné que lui...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DULAC.

DULAC, une lettre à la main.

Ce satané Ludovic qui menace de me couper par morceaux, si je ne lui trouve de l'argent... aimable perspective!

CÉSAIRE.

Tu sais maintenant ce que tu dois attendre de ta famille...

DULAC.

Il n'y a plus à hésiter: je vais me mettre sous la protection de la justice contre ce chenapan.

(Il traverse le théâtre et va à la maison du lieutenant criminel.)

CÉSAIRE, à Ludovic.

Eh bien! es-tu de notre expédition?

LUDOVIC.

Il faut d'abord que je cause avec ce drôle. (Frappant sur l'épaule de Dulac.) Maître Dulac!

DULAC.

Ah! c'est lui!

LUDOVIC.

Un instant.

DULAC, à part.

Je suis perdu!

LUDOVIC.

Il paraît que vous avez affaire à la justice?

DULAC, à part.

Grand saint Sylvestre, transporte-moi sur le sommet des Pyrénées: (Haut.) A la justice, moi, pas du tout!

LUDOVIC.

Allons, allons, plus de comédie, vieux roue doublé de mouchard. D'ordinaire, les intendans se contentaient de voler leurs maîtres; aujourd'hui, ils les font emprisonner. Tu as reçu un ordre contre moi, et tu allais l'exécuter.

DULAC.

Monseigneur... je suis innocent!

LUDOVIC.

A d'autres! Cet ordre est envoyé par mon père.

DULAC.

Par saint Sylvestre, mon patron, je vous jure...

LUDOVIC.

Prends garde, tu paieras double chaque mensonge.

DULAC.

Eh bien! oui, là, il y a un ordre envoyé par M. le baron d'Argelles.

CÉSAIRE et BONTEMPS.

Ah!...

DULAC.

Mais ce n'est pas moi qui suis chargé de l'exécuter; au contraire, M. Henri et moi nous voulions en empêcher l'accomplissement, et à l'instant même, je courais me jeter aux genoux du lieutenant criminel, du greffier, des huissiers, de toute la magistrature, et à force de larmes, de genoux en genoux, j'aurais rencontré votre grace, je vous le jure.

LUDOVIC.

Qui donc alors a été chargé de l'exécution de cet ordre... il faut bien que ce soit quelqu'un, cependant?

DULAC, cherchant.

Monseigneur!... (A part.) Ah! quelle idée!... (Haut.) Eh bien! n'y a-t-il pas dans la province un grand personnage chargé de pouvoirs extraordinaires?... le marquis de... j'ai oublié son nom.

CÉSAIRE.

De Mérignac!

DULAC.

Oui!... Eh bien, c'est lui que j'ai... que M. le baron d'Argelles a chargé de cet ordre que j'ose dire... inhumain. (A part.) Provisoirement, je lui échappe; mais le marquis peut venir d'un moment à l'autre, je m'esquive .. Allons au-devant de M. le baron... aux portes de la ville. (Il sort.)

LUDOVIC, causant avec les siens.

Oui, oui! cet estaffier à talons rouges avec qui j'ai engagé une partie qui n'est que remise.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, à la cantonade.

Que l'on me fasse prévenir aussitôt qu'arrivera M. le baron d'Argelles.

LUDOVIC.

C'est lui!...

LE MARQUIS.

Vous me trouverez chez M. le lieutenant criminel. (A part.) Il doit être revenu!

Digitized by Google

LUDOVIC, au marquis, en se plaçant devant lui.

Pardon, monsieur, n'est-ce pas vous qui êtes envoyé pour faire la police dans cette province?

LE MARQUIS.

Que signifie?...

LUDOVIC.

On vous dit venu avec des pouvoirs extraordinaires : bien extraordinaires, en effet, car ils vous donnent le droit, non seulement de peupler vos prisons, mais encore d'espionner nos familles.

LE MARQUIS.

Cette insolence...

CÉSAIRE, à part.

Ça se gâte !

LUDOVIC.

Je sais pourquoi vous attendez le baron d'Argelles.

LE MARQUIS.

Vous !... qui êtes-vous donc?

LUDOVIC.

Peu vous importe; mais votre entrevue avec le baron n'aura lieu qu'après celle que je veux avoir avec vous.

LE MARQUIS.

Ces vêtemens en désordre me disent assez à qui j'ai affaire !... Allons, place ! (Ludovic lui barre le passage.) Quoi, tu oses !... Qui que tu sois qui t'attaques à un homme de cœur, tu n'obtiendras pas l'honneur que tu ambitionnes... Celui que tu ne crains pas de provoquer se réserve tout entier pour une autre vengeance, et si je me détournais de cette inexorable pensée, qui depuis si longtemps est devenue ma vie, ce ne serait point pour mésallier mon épée, en la croisant avec celle d'un spadassin de carrefour.

LUDOVIC.

Je connais deux sortes de lâcheté : celle qui se trahit, se trouble, s'avoue; celle du poltron vulgaire... puis la lâcheté hypocrite qui se cache sous des semblans de grandeur et de générosité... celle-là, c'est la vôtre !

LE MARQUIS.

Misérable !

LUDOVIC.

Et je vois bien que toute votre forfanterie de ce matin...

LE MARQUIS.

Ce matin !... je me souviens, tu faisais partie de ce groupe d'agitateurs qui m'a jeté l'insulte.

LUDOVIC.

Oui ! moi ! non pas un spadassin de carrefour, moi, dont la noblesse vaut bien la tienne, moi, Ludovic d'Argelles !

LE MARQUIS, avec explosion.

D'Argelles ! tu es un d'Argelles ! Mais qu'avais-tu donc besoin de me prodiguer deux fois l'insulte, de harceler obstinément ma patience, qu'il suffisait d'un mot pour changer en fureur. Quels que soient les devoirs de ma mission, tu as prononcé le seul nom qui puisse me les faire oublier !... Oh ! maintenant, sois tranquille, s'il t'a fallu long-temps chercher cette rencontre, rien au monde à présent ne pourra l'empêcher...

LUDOVIC.

A l'instant même !

LE MARQUIS.

A l'instant ! à deux pas d'ici, aux portes de la ville !

LUDOVIC.

J'y serai !

LE MARQUIS.

D'Argelles ! ne te fais pas attendre !

LUDOVIC.

N'ayez pas peur !

LE MARQUIS, remontant le perron.

A défaut du père, je tiens donc le fils !...

LUDOVIC, à Césaire et Bontemps.

J'ai besoin d'armes et de témoins pour mon duel. Je vous rejoins dans un instant. (Il sort.)

CÉSAIRE.

Oui ! oui !

SCÈNE X.

LES MÊMES, excepté LUDOVIC.

CÉSAIRE.

Ce gaillard-là, nous n'en ferons jamais rien... Il sera toujours gentilhomme. Je comprends les préjugés; mais quand on peut se permettre cette fantaisie et pour le quart d'heure... (Mérignac passe.) Ah ! Mérignac !

(Ils se mettent à l'écart.)

LE MARQUIS, portant deux épées sous son manteau.

Mon Dieu, si je succombe, veillez sur ma fille !

(Il sort par la droite.)

BONTEMPS.

Alors ce duel...

CÉSAIRE.

Ce duel... Ludovic n'ira pas. Voici l'heure, le convoi va passer.

BONTEMPS.

Mais ce marquis?

CÉSAIRE.

Qu'il aille sur le terrain, nous allons retrouver l'autre, et une fois avec nous, il marchera de force s'il le faut. Venez ! (Ils remontent la scène et aperçoivent Henri qui entre... Bas, le laissant passer :) Bon, voici le frère, c'est un vrai d'Argelles, celui-là; qu'il se charge, s'il le veut, des querelles de sa famille.

(Ils sortent.)

Digitized by Google

SCÈNE XI.

HENRI, seul.

Un triste pressentiment m'agite. L'adieu de Clotilde pèse sur mon cœur comme si la mort devait nous désunir. J'eusse été heureux de la revoir un instant encore... Mais voici l'heure de l'arrivée de mon père, allons à sa rencontre.

SCÈNE XII.

HENRI, DULAC.

DULAC.

Monsieur Henri, ah! monsieur Henri, quel malheur!

HENRI.

Quoi donc, Dulac?...

DULAC.

C'est une fatalité, M. le baron venait de descendre de cheval à la porte de la ville, tout à coup, un homme se présente devant lui, le reconnaît, l'accable d'outrages, et le force de mettre l'épée à la main.

HENRI.

Et cet homme!

DULAC.

Il m'est inconnu... Ils se battent... mais bientôt...

HENRI.

Ah! courons!

DULAC.

Arrêtez, monsieur Henri... Trop tard... Votre père...

HENRI.

Eh bien!

DULAC.

Mort!...

HENRI.

Mort!... Ah! mon père...

(Il tombe à demi évanoui sur le banc de pierre.)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MÉRIGNAC.

MÉRIGNAC, rentrant l'épée à la main.

Oui, jamais plus lâche offense n'avait provoqué la colère d'un honnête homme. Du même coup je punissais le crime du père, l'insulte du fils! Mais quand le malheureux baron d'Argelles est tombé, quand il a tendu vers moi sa main convulsive, quand il a voulu me jeter une parole dernière, une horreur involontaire m'a saisi. Oh! mon épée, que je gardais pour ce terrible châtiment, je la brise après ce funeste et dernier exploit, et j'en fais ici le serment devant Dieu, jamais, quoi qu'il puisse m'arriver, jamais je ne reprendrai une arme homicide, jamais je ne verserai le sang.

DULAC, montrant à Henri, Mérignac.

Ah! voilà le meurtrier...

HENRI, à Mérignac.

Le baron d'Argelles n'est plus... Mais, prévenu trop tard pour le défendre, son fils est là pour le venger.

LE MARQUIS.

Le venger! toi!... Mais après m'avoir insulté, il ne fallait donc pas le laisser mourir à ta place, lâche!

(Il rentre.)

HENRI.

Insulté!... ah! je devine tout... Mon frère!... encore mon frère!

(Le rideau tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME.

Grande salle chez le lieutenant criminel. — Décoration sévère. — A gauche, premier plan, fenêtre à balcon donnant sur une rue. — A droite, premier plan, porte d'appartement. — Dans le fond, galerie sur laquelle ouvrent une porte à deux battans et une fenêtre, et qui mène au tribunal et dans l'intérieur des prisons. — Sur la scène, des fauteuils; à droite, une table couverte d'un tapis.

SCÈNE I.

CLOTILDE, seule.

Henri, Henri!... je ne te verrai plus, et demain sans doute, les grilles du cloître vont se fermer entre moi et la vie!... Triste destinée!.. Depuis mon enfance, condamnée à ne quitter la maison de justice que pour le couvent, mon existence se passe entre ces deux prisons. Toute jeune encore j'ai vu de près les angoisses des accusés, j'ai entendu les plaintes des captifs... Une muraille me séparait à peine de la salle où l'on prononce les arrêts de mort, de la place où l'on dresse l'échafaud!... Ma vie s'est écoulée sans bonheur; en ce jour elle perd sa liberté... et c'est vous qui l'avez voulu, mon père!... (Parait le marquis.) Oh! vous qui m'avez toujours repoussée de vos bras et que j'aime encore dans vos rigueurs!... puissiez-vous être heureux du moins!... loin des pleurs et du désespoir de cette fille que vous haïssez.

SCÈNE II.

CLOTILDE, LE MARQUIS, qui est entré par le fond.

LE MARQUIS.

Non, Clotilde, il ne te hait pas.

CLOTILDE.

Mon père!...

(Elle veut se jeter dans ses bras.)

LE MARQUIS.

Jusqu'à présent, Clotilde, je n'ai vécu que pour la vengeance! mais je le sens, je n'ai plus de force pour la haine, pour cet horrible sentiment qui dévore l'insensé qui le porte en son cœur. Oh! quels que soient les malheurs du passé, tu es innocente et pure, toi, Clotilde; eh bien! je veux que mes noires souffrances, si elles survivent au coup terrible qui les a vengées, ne résistent point aux douces consolations de ta tendresse.

CLOTILDE.

Mon père! est-il bien vrai que vous m'aimez?... Oh! plus de plaintes désormais! j'irai au cloître avec résignation... car, aujourd'hui, prier pour vous, mon père, ce n'est plus un devoir seulement, c'est un bonheur!

LE MARQUIS.

Au cloître!... toi!... En effet, pauvre enfant!... non content de t'exiler loin de moi, de te condamner aux soins d'un étranger, au séjour de cette triste maison, j'avais voué ta jeunesse à une réclusion éternelle!... Oh! pour toi, plus de captivité... tu vas me suivre à Paris... et là, heureuse et libre, tu choisiras un époux selon ton cœur.

CLOTILDE, à part.

A Paris!... où il va lui!... Oh! me serait-il permis d'espérer?

LE MARQUIS.

Mais cet époux, quel qu'il soit... il ne nous séparera point... je ne l'accepterai qu'à cette condition.

CLOTILDE.

Oh! je ne vous quitte plus!

LE MARQUIS.

J'ai tant besoin de toi pour combler le vide qu'ont laissé dans mon cœur les années passées sans t'aimer! et puis, tu seras là pour contenir dans tes mains innocentes ces mains qui, souvent, ont porté des coups bien cruels!... Mais c'est que, vois-tu!... à la seule pensée d'un outrage ma tête s'enflamme! les vengeances les plus étranges, les plus terribles suffisent à peine à cette ame en démence!... Oui .. souvent j'ai cru que ma raison s'égarait. Oh! sois là toujours... ne me quitte plus... Défends-moi contre le mal, protége-moi contre moi-même!... Clotilde, ma fille, sois mon ange gardien!...

CLOTILDE.

Mon père, vous êtes bien cruel envers vous-même!

LE MARQUIS.

Non, je suis juste! Hélas!... il est des souvenirs terribles dans cette vie!... Ce matin, encore, une rencontre sanglante...

CLOTILDE.

Ce matin?

LE MARQUIS.

Le souvenir de ce malheureux d'Argelles...

CLOTILDE.

Le baron d'Argelles?

LE MARQUIS.

Oui !... mort aujourd'hui, de ma main !

CLOTILDE, à part.

Le père de Henri !... ah ! plus d'espérance !

LE MARQUIS.

Mais un serment sacré... Oh ! tu ne peux savoir, ma fille, quelle était son offense envers moi... Mais ce sang est là... toujours là !... Oh ! pourquoi m'a-t-on chargé de cette funeste mission? pourquoi l'ai-je retrouvé, cet homme? Clotilde, il faut partir... il me tarde de quitter cette ville où il me semble que de nouveaux malheurs m'attendent...

CLOTILDE.

Oh ! mon père !

LE MARQUIS.

Tu viendras avec moi... Mais qu'as-tu, ma fille? parle-moi, au nom du ciel !... je n'ai plus maintenant que ton bonheur à désirer, que ton malheur à craindre !

CLOTILDE.

Rien... je n'ai rien à dire, mon père !

LE MARQUIS, à part.

D'où vient ce trouble ?

SCÈNE III.

LES MÊMES, MAUROY.

LE MARQUIS.

C'est vous, mon ami !

MAUROY.

Marquis, j'ai à vous entretenir... veuillez éloigner Clotilde.

LE MARQUIS.

Clotilde, les graves communications de mon ami le lieutenant criminel ne pourraient que t'attrister; rentre chez toi, chère enfant, j'irai te rejoindre aussitôt que mes devoirs me le permettront. (Il la baise au front et la conduit.)

CLOTILDE.

Je vous attends, mon père !

(Elle rentre dans sa chambre.)

SCÈNE IV.

MAUROY, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Parlez, de Mauroy !

MAUROY.

Vous savez quel audacieux attentat nous avons à punir... Des malfaiteurs ont essayé de s'emparer du convoi d'argent... quelques-uns seulement ont pu être arrêtés...

LE MARQUIS.

Je le sais !... eh bien ?

MAUROY.

Parmi ces misérables ! il se trouve un certain Célestin Darthès; mais tout porte à croire que c'est un faux nom... Nous l'avons confronté avec un témoin, un intendant de d'Argelles.

LE MARQUIS.

D'Argelles, toujours ce nom !

MAUROY.

Cependant le trouble de ce témoin, ses réticences me font croire qu'il en sait plus qu'il ne dit. Venez, marquis, en vertu des pouvoirs extraordinaires que vous confère votre mandat, présider le tribunal. Je vais, si vous le permettez, donner l'ordre de faire comparaître devant vous cet accusé mystérieux et le témoin que vous déciderez peut-être à parler.

(Il parle à un homme qui est resté au fond.)

LE MARQUIS.

C'est un devoir à accomplir, je suis prêt... (A part.) D'Argelles !... (Haut.) Je me rends au tribunal !

(Il sort.)

SCÈNE V.

MAUROY, LUDOVIC au milieu de SOLDATS, puis DULAC.

LUDOVIC.

Ah ! ça, voyons ! où me conduisez-vous?

MAUROY, à Ludovic.

Accusé, on vous ramène à la salle du tribunal pour y subir un dernier interrogatoire avant qu'il soit décidé de votre sort... Persistez-vous à vous déclarer innocent?

LUDOVIC.

Oui, je persiste... un honnête homme n'a qu'une parole !

MAUROY, à Dulac.

Et vous, vous persévérez à soutenir comme vrais les dires de l'accusé ?

DULAC.

Monseigneur !...

MAUROY.

Prenez-y garde !... les faux témoins sont considérés comme complices des accusés et condamnés aux mêmes peines.

(Après ces mots, il donne l'ordre muet à l'officier d'aller au tribunal.)

DULAC.

O grand saint Sylvestre !... monseigneur !

LUDOVIC, à Dulac.

Prends-y garde... toujours Célestin Darthès, ou bien j'ai des amis à la porte et à ta sortie, assommé !... (L'officier reparaît.)

MAUROY.

Qu'on les conduise... Allez !

(On les entraîne. Tout le monde sort.)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

CLOTILDE sort de sa chambre, un paquet et une lettre à la main.

Ils sont partis, je suis seule! Dois-je céder au vœu de Henri?... Oh! non, ce serait une imprudence!... une faute! quand mon père est ici et qu'il ignore sa présence, je ne dois plus la souffrir... Mais cependant, il est en danger... Oui, si j'en crois cette lettre qui vient de m'être apportée en secret: « Clotilde, il faut que je vous voie une fois... une » fois encore. Quand il fera nuit et que vous serez » seule, attachez au balcon de la grande salle » cette échelle de soie qui vous sera remise avec » ma lettre par le porte-clés qui nous est dévoué. » Clotilde, ne me refusez pas... il s'agit de mon hon- » neur!... c'est assez vous dire qu'il y va de ma » vie!... » Oh! quoi qu'il arrive, Henri n'en aura pas en vain appelé à celle dont il mérite si bien l'amour... (Allant au balcon.) Je ne me trompe pas.. c'est lui!... (Elle attache l'échelle.) Oh! si je fais mal, mon Dieu! pardonnez-moi!

SCÈNE VII.

CLOTILDE, HENRI.

HENRI.

Oh! merci, Clotilde, merci!

CLOTILDE.

Henri, quel danger vous menace?

HENRI.

Quel danger, Clotilde?... mais tu ne sais donc pas?... Ce matin, je priais à genoux près des restes de mon père tué en duel...

CLOTILDE, à part.

Oh! mon Dieu! sait-il qui l'a frappé!

HENRI.

Eh bien! un coup plus fatal encore peut-être est venu m'accabler!... mon frère, entraîné par des misérables, a attaqué à main armée un convoi destiné à soulager la misère du peuple; il a été saisi, on le juge en ce moment; il sera condamné, flétri!... Je sais que la loi épargne au gentilhomme le déshonneur public, l'opprobre à la face de tous... je sais que la hideuse exécution n'aura, dans les ténèbres des prisons, d'autres témoins que les bourreaux... mais il n'en aura pas moins subi le supplice, non pas ce supplice qui efface la honte du crime dans le sang du coupable, mais celui qui le laisse vivant... et infâme!

CLOTILDE.

Ah! il faut sauver votre frère!

HENRI.

Oh! oui, Clotilde, il le faut à tout prix!... car bien des fois mon père m'a dit, comme par un funèbre pressentiment: « Henri, Veille sur ton frère... et tant que tu vivras, que pour lui j'existe encore en toi! » Mais les momens sont précieux... ce porte-clés, je lui ai promis ma fortune; il s'est engagé à faire évader cette nuit Ludovic... Toi seule, a-t-il dit, peux nous faire parvenir jusqu'au cachot de mon frère.. car ton appartement tient à la maison de justice par une galerie...

CLOTILDE.

La voici!

HENRI, la conduisant à la fenêtre du fond qui ouvre sur la galerie et mène aux cours intérieures de la prison.

Le porte-clés y veillera toute la nuit... C'est là que se préparent aussi les instrumens de tortures... mais l'évasion ne peut avoir lieu qu'à minuit... Clotilde, j'ai compté sur ton secours pour sauver mon frère, pour sauver ma vie, pour sauver la mémoire de mon père!...

CLOTILDE.

Quoi!...

HENRI, montrant, par la fenêtre, dans la coulisse.

Oh! n'hésite pas... tiens, vois! vois donc cette fournaise où rougit le fer vengeur!... vois la flamme de cet enfer créé par la justice humaine où se préparent des supplices éternels!... Conçois-tu, Clotilde, ce hideux châtiment qui ne vous quitte plus dès qu'il vous a saisi... qui se fait à jamais votre compagnon, votre bourreau, votre dénonciateur?... conçois-tu cette honte qui s'empreint sur vous, cet opprobre qui se fait votre chair?... Et lui, mon frère!... un d'Argelles... Oh! non, non... si je ne puis le soustraire à cette infernale destinée, ma résolution est prise, Clotilde, malgré tout je parviendrai jusqu'à lui, et alors...

CLOTILDE.

Que feras-tu?

HENRI.

Je le tuerai!

CLOTILDE.

Malheureux!... Oh! tu as bien fait de compter sur moi... nous le sauverons...

HENRI.

Merci, merci, ma Clotilde!

CLOTILDE.

C'est une dette que j'acquitte...

HENRI.

On vient...

CLOTILDE.

Cache-toi..

HENRI.

Où?...

CLOTILDE.

Là...

(Elle indique sa chambre.)

HENRI.

Dans ton appartement, Clotilde?

Digitized by Google

CLOTILDE.

Eh! qu'importe, c'est par là seulement que nous pourrons sauver ton frère!... Viens, viens donc...

(Ils sortent tous deux.)

SCÈNE VIII.

DULAC, puis LUDOVIC.

DULAC, entrant par la galerie au moment où Clotilde et Henri s'enfuient.

Disparus comme deux ombres de ce côté!... Mais, moi, comment vais-je me sauver?... je n'ai pu nier ce que je savais devant le marquis de Mérignac... Les compagnons de Ludovic m'attendent en bas sans doute pour me rompre les os; comment sortir d'ici sans être exposé à les rencontrer? (En ce moment Ludovic reparaît, entouré de soldats.) Ah! mon Dieu, c'est ce chenapan qu'on ramène.

LUDOVIC, au fond.

Reconnu par Mérignac!... et condamné à la flétrissure!... Les amis ont promis de me délivrer: pourvu qu'ils arrivent à temps!

(Il sort avec les soldats.)

DULAC.

Ah! c'est à en perdre la tête! De façon ou d'autre, il faut que je fuie... ce portefeuille de mon pauvre maître, il faut que je le remette à M. Henri. Mais cette salle n'a aucune issue à l'extérieur?... Ah! cette fenêtre... (Il l'ouvre.) trente pieds d'élévation... c'est dommage, car la rue est complétement déserte... (Rencontrant l'échelle sous sa main.) Qu'est-ce que cela?... une échelle... sans doute celle du galant de tout à l'heure? N'importe, au petit bonheur! (Il lance l'échelle.)

SCÈNE IX.

DULAC, LE MARQUIS.

DULAC, qui assure l'échelle et se dispose à enjamber le balcon.

Quelle position pour un ancien bedeau!...

LE MARQUIS.

L'arrêt est prononcé, cette nuit il s'exécute... Ma mission est accomplie; maintenant je suis tout à Clotilde! (Apercevant Dulac.) Un homme, un homme qui s'échappe .. (L'arrêtant.) Malheureux! d'où viens-tu?

DULAC.

Ah! voici le coup de grace!

LE MARQUIS.

Qui es-tu?...

DULAC.

Monseigneur, ne me perdez pas!... je ne suis point un criminel!... je suis un honnête homme mort de peur.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais, vous êtes le témoin que j'ai interrogé?

DULAC.

Oui, monseigneur, et cette maison me cause tant d'épouvante, que j'ai voulu...

LE MARQUIS.

Cette fuite était donc préméditée? et cette échelle...

DULAC.

Cette échelle... ce n'est pas moi qui l'ai attachée à cette fenêtre.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas vous?

DULAC.

Un jeune homme qui est monté ici...

LE MARQUIS.

Un jeune homme?...

DULAC.

Une jeune fille l'a reçu, et à mon approche l'a entraîné dans la chambre que voilà.

LE MARQUIS.

Tu mens... avoue que tu mens?

DULAC.

J'ai dit vrai, monseigneur!

LE MARQUIS, le faisant tomber à genoux.

Misérable!

DULAC.

Oh!...

LE MARQUIS.

Dis que tu as menti... dis qu'un jeune homme n'est pas monté par cette fenêtre.... dis qu'il n'y a pas eu de jeune fille pour le recevoir... pour l'entraîner dans cette chambre... dis, et je te pardonne ton mensonge!

DULAC.

Oh! pitié!...

LE MARQUIS.

Dis-le, et je te donnerai ma fortune pour récompense!

DULAC.

Hélas! monseigneur, je dirai tout ce que vous voudrez; mais pourtant, je vous en fais le serment... ce que j'ai dit est vrai.

LE MARQUIS.

Prends garde, cette main est mortelle!

DULAC.

Ah! je rétracterai tout, si vous aimez mieux que je mente!... mais laissez-moi la vie... (Le marquis tombe dans un fauteuil.) monseigneur!

LE MARQUIS.

Va-t'en!

DULAC.

Vous me permettez de fuir de cette maison?...

LE MARQUIS.

Oui, va-t'en.. mais avant de sortir, écoute...

Digitized by Google

Si tu dis un mot, un seul de ce qui vient de se passer ici...

DULAC.

Je vous jure...

LE MARQUIS.

Va-t'en...

(Dulac sort.)

SCÈNE X.

LE MARQUIS, seul, allant à la porte de la chambre de Clotilde.

Fermée! fermée!... Si je brise cette porte il aura le temps de s'échapper peut-être!.. S'échapper! oh! je ne le veux pas... Que faire?... ah! cette fenêtre, cette échelle... c'est par là qu'il est venu, c'est par là qu'il doit sortir. Oui, je me rappelle maintenant le trouble, la tristesse de Clotilde, son refus de répondre à mes questions... Elle me trompait!.. Ainsi donc, j'avais sacrifié ma haine, j'avais effacé le souvenir d'un outrage infâme!... je m'étais presque humilié devant elle... et pendant ce temps, elle me déshonorait... et auprès de la digne fille de la marquise de Mérignac, je n'avais fait que changer d'opprobre!... Oh! ma colère seule était légitime... j'ai le droit de la reprendre, j'ai le droit de punir... Ainsi que mon déshonneur, on veut que ma vengeance soit éternelle!... (Minuit sonne.) Minuit!... minuit!... c'est l'heure où autrefois je l'ai surpris... On vient, ce sont eux... Oh! mon Dieu! fais que ce délateur inconnu m'ait trompé; fais qu'il me reste encore au monde un bonheur, un avenir, une illusion...

(Il se cache sur le balcon.)

SCÈNE XI.

LE MARQUIS caché, CLOTILDE, puis HENRI, sortant de l'appartement de Clotilde.

LE MARQUIS.

Elle est seule!

CLOTILDE, revenant à la porte qu'elle a laissée entr'ouverte.

Personne!

HENRI.

Eh bien!

CLOTILDE, à la fenêtre de l'intérieur.

Voici le porte-clés et ton frère qui ouvrent la dernière porte. Ils sont partis...

LE MARQUIS.

Son frère!..

HENRI.

O Clotilde! que le ciel te récompense!... grace à toi! le nom des d'Argelles ne sera pas flétri!

LE MARQUIS.

Ciel!...

CLOTILDE.

A toi, à toi, toujours! Mais fuis, je t'en supplie, Henri...

LE MARQUIS.

Henri d'Argelles!

HENRI.

Calme-toi... adieu... personne qui puisse nous surprendre...

LE MARQUIS, paraissant.

Excepté moi!

CLOTILDE.

Ah!

LE MARQUIS.

Encore un d'Argelles!... Mais c'est donc l'enfer qui les attache à ma destinée... Oh! tu vas mourir! (Il tire son épée.)

CLOTILDE, se jetant sur son arme.

Mon père!...

HENRI.

Son père! et c'est lui qui a tué le mien!

LE MARQUIS.

Mais non! non! pas de sang!... je l'ai juré... Il me faut une expiation pourtant!... (Après un moment de silence.) Eh bien! déshonneur pour déshonneur... (Appelant.) A moi! à moi!... (Entrée des gens de justice.) Sous les vêtemens de son frère, Ludovic d'Argelles s'était échappé, saisissez-le.

(On entoure Henri.)

CLOTILDE.

Ah!

LE MARQUIS.

La loi l'a condamné à la flétrissure... que la loi s'exécute!...

CLOTILDE.

Mon père!...

LE MARQUIS, d'un geste impératif.

Obéissez!...

(On entraîne Henri qui se débat et qui crie. Clotilde s'évanouit.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

Une chambre modeste, servant d'antichambre à deux autres pièces, dont les portes sont à droite et à gauche, deuxième plan. — Au premier plan de droite, une petite porte dérobée; à gauche, fenêtre donnant sur la rue. Dans le fond, porte ouvrant sur le palier d'un escalier; petite table dans le fond, avec une bouteille et des verres.

SCÈNE I.

CLOTILDE, en costume d'ouvrière du temps de la république; elle entre pâle et agitée, en tirant une lettre de son sein.

Le son de voix de l'homme qui m'a remis cette lettre m'a frappée comme le son d'une voix connue. « Lisez, au nom du ciel, m'a-t-il dit, et que Dieu veille sur la fille du marquis de Mérignac !.. » Je me suis enfuie sans savoir qui m'avait ainsi jeté mon nom, ce nom qui, s'il était prononcé haut, suffirait pour me faire monter sur l'échafaud !... Que va m'apprendre cette lettre?... Ce mystère m'épouvante. (Elle lit.) « Séparé de vous par la tour-» mente révolutionnaire, le marquis n'est point » mort; mais il n'en est que plus à plaindre... » sa raison s'est égarée !... » Mon père !... « Un re-» mords terrible, un souvenir implacable le repor-» tent sans cesse à une nuit où une vengeance » fatale aurait été accomplie par lui. » Oh oui ! bien fatale !... « Protégé autrefois par le marquis, j'ai ac-» quitté ma dette en lui donnant asile; mais sus-» pect à mon tour, j'allais me perdre avec lui, » lorsque le ciel m'a fait vous reconnaître hier et » découvrir votre demeure dans Bayonne. Cette » nuit même un homme sûr conduira près de vous » votre père... Puissiez-vous vivre tous les deux » pour de meilleurs jours !... » Pas de nom au bas de cette lettre !.. Et en post-scriptum... « La Pro-» vidence a placé près de vous un auxiliaire... » un sauveur peut-être... Ce voisin dont l'appar-» tement est presque commun avec le vôtre. » (Elle achève de lire bas.) Se peut-il? Oui, je m'explique maintenant... Mon Dieu, je te remercie !... je pourrai sauver mon père... Mais cet homme consentira-t-il?... C'est que le temps presse... On vient... c'est lui !..

SCÈNE II.

CLOTILDE, DULAC.

DULAC entre tout préoccupé sans avoir vu Clotilde.

Enfin je suis tranquille !... J'ai fait six lieues à pied !... je n'en puis plus !... Mais j'ai éloigné de Bayonne la seule preuve qui pouvait faire soupçonner que sous le nom d'Horatius Coclès...

CLOTILDE.

Citoyen Horatius !...

DULAC.

Ah ! mon Dieu !.... C'est vous, citoyenne Cornélie !... vous m'avez fait peur !...

CLOTILDE.

Pardonnez-moi !...

DULAC.

Oh ! ce n'est rien, l'habitude... c'est qu'il suffit de si peu de chose pour devenir suspect !..

CLOTILDE.

J'ai un service à vous demander.

DULAC.

Si ça peut ne pas me compromettre, je suis tout à vous.

CLOTILDE.

C'est que précisément j'ai une confidence importante à vous faire !..

DULAC.

Comment ?...

CLOTILDE.

Depuis trois mois que j'habite la même maison que vous, je n'ai eu qu'à me louer de vos témoignages d'intérêt.

DULAC.

J'ai été trop heureux certainement... (A part.) Il est toujours prudent de se faire des amis.

CLOTILDE.

Mais cet intérêt que vous croyez prodiguer à l'orpheline d'un artisan, vous n'hésiterez pas à le continuer, n'est-ce pas, même quand vous saurez que c'est la fille d'un noble qui le réclame?

DULAC.

La fille d'un noble !... O saint Sylvestre, prends pitié de moi !

CLOTILDE.

Si ma tête seule était en danger, je n'implorerais pas votre secours... mais je dois vous avouer tout... j'attends mon père ce soir... il faut lui donner asile !... un vieillard accablé par l'âge et la misère et dont la raison par moment...

DULAC.

Encore mieux !... Citoyenne !... j'en suis désolé; mais si vous ne quittez cette maison, c'est moi qui en sortirai... et pas plus tard que demain.

Digitized by Google

CLOTILDE.

Ah! j'attendais plus d'humanité d'un serviteur de la noble maison d'Argelles.

DULAC, avec effroi.

Mais qui donc vous n dit...

CLOTILDE.

Cette lettre... Lisez!

DULAC, avec effroi.

Cette lettre... sans signature!... (Il la parcourt.) Ah! je suis no homme perdu!

CLOTILDE.

J'avais été à même déjà de soupçonner vos anciennes relations; hier, en passant de ma chambre à la vôtre pour vous attendre, le hasard m'a fait apercevoir sur votre table on portefeuille blasonné aux armes des d'Argelles.

DULAC.

Vous avez vu...

CLOTILDE.

Ne craignez rien, moi seule ai pu savoir que cet objet est en votre possession.

DULAC, vivement.

Il n'y est plus... je vous le jure... je l'ai caché. Mais quant à votre père...

CLOTILDE.

Vous refusez de le sauver... Eh bien! je le tenterai seule... Adieu, monsieur Dulac!...

DULAC.

Monsieur Dulac!... monsieur Dulac!... vous voulez donc me perdre, madem... citoyenne... je n'ai pas dit que je refusais.

CLOTILDE.

Ce n'est que pour un jour seulement... mon père a en Espagne des amis qui lui donneront asile.

DULAC.

Eh bien! allons!... peut-être... nous verrons!... mais au nom du ciel soyez prudente!

CLOTILDE.

Je sors! il me faut chercher de l'ouvrage et songer à mon père. Au revoir, monsieur! (Dulac fait un signe de terreur.) et merci de votre bonne promesse.

SCÈNE III.

DULAC, seul.

Des promesses! des promesses! fasse mon saint patron qu'elles ne me soient pas fatales... Quel est ce bruit, soupçonnerait-on déjà nos projets, viendrait-on m'arrêter!

(Roulement de tambour. — Proclamation au dehors.)

« Le fort d'Andaye a été pris et occupé par les » miquelets espagnols; tous les habitans de Bayonne, sans exception d'âge ni d'état, devront s'armer et partir demain au lever du soleil pour » déloger ces ennemis de la république qui s'unissent aux brigands dont les Pyrénées sont infestées... (Deuxième roulement de tambour.) Un » aristocrate échappé à la justice du peuple est » venu chercher un refuge dans Bayonne. Quiconque le livrera aura bien mérité de la patrie... Quiconque lui donnera asile sera puni » de mort. »

DULAC.

Et moi qui vais donner asile au père et à la fille, j'aurais deux têtes qu'elles tomberaient toutes les deux. Oh! rentrons dans ma chambre, car je ne sais, mais je suis bien malade...

(Il va pour entrer dans sa chambre.)

SCÈNE IV.

DULAC, HENRI, qui entre par le fond avec précipitation.

HENRI.

Qui que vous soyez, un asile, sauvez-moi!

DULAC.

M. Henri!...

HENRI.

Dulac!... oui, le fils de ton bienfaiteur, de ton maître!

DULAC.

Mais comment donc se fait-il?

HENRI.

Je traversais Bayonne pour me rendre en Espagne... dénoncé, poursuivi comme aristocrate par une populace furieuse qui demandait ma tête, je me suis échappé de la maison voisine où je m'étais réfugié. Tu vas me sauver, mon bon Dulac, car je n'ai pas d'armes pour me défendre et je ne veux pas me laisser assassiner.

DULAC.

Monsieur Henri, de grand cœur... mais en vérité vous auriez mieux fait de choisir une autre retraite.

HENRI.

Comment?

DULAC.

Oui, celle-ci n'est rien moins que sûre. Tenez, en face il y a un poste de ces furieux qu'ils appellent des patriotes; ces gens-là, voyez-vous, ça vous flaire un noble comme le chien un gibier...

(Bruit de pas dans l'escalier.)

HENRI, après avoir entr'ouvert la porte.

Ce sont eux... ils sont à ma poursuite.

DULAC.

Ah! pas une minute à perdre... tenez, entrez là... cachez-vous, et si l'on vous découvre, dites que je ne savais pas que vous y étiez!.. (Henri entre. Dulac reste en scène.) Et maintenant, grand saint Sylvestre, si vous voulez me tirer de la gueule du lion,

Digitized by Google

il faut que vous fassiez un miracle!... Ah! mon Dieu! les voilà!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LUDOVIC, en costume de sans-culotte, HOMMES armés de piques et de haches.

LUDOVIC.

Gardez toutes les issues, que nul ne bouge jusqu'à la fin de nos perquisitions (A Dulac.) Tiens, c'est toi, vieux hibou!

DULAC.

Ludovic! (Haut.) Oui, c'est moi, le citoyen Horatius Coclès!

LUDOVIC.

C'est ici ton domicile?

DULAC.

C'est ici que j'habite!

LUDOVIC.

Alors réponds!... Un je ne sais quel défenseur de la tyrannie, après s'être baigné dans le sang du peuple à Paris, a eu l'audace d'entrer dans Bayonne... nous sommes à sa poursuite... on prétend qu'il n'a pu se réfugier que dans cette maison... est-il ici!

DULAC.

Mon bon monsieur Ludovic!...

LUDOVIC.

Appelle-moi citoyen!

DULAC.

Eh bien! citoyen, permettez... laissez-moi vous dire...

LUDOVIC.

Parle haut... tu connais la loi, à quiconque donne asile à un proscrit, la mort! Voyons, dépêche, as-tu vu, ou recueilli celui que nous cherchons?

DULAC, à part.

C'en est fait de moi!

LUDOVIC.

Tu te troubles, tu es donc coupable. (A un de ses compagnons.) Entrez dans cette chambre, je vais visiter celle-ci! (Il entre dans la chambre de Dulac.)

DULAC.

Est-ce qu'il serait assez chenapan, pour?...

LUDOVIC. Il sort de la chambre en même temps que l'autre homme de la chambre opposée.

Mon frère!

L'HOMME.

Personne!

LUDOVIC.

Personne!

DULAC.

Ah! mon Dieu, soyez béni!

LUDOVIC, à part.

Mon frère! diable de rencontre. Après tout, s'il a été emprisonné, flétri pour moi, je lui donne la vie, nous sommes quittes... C'est égal, j'en ai assez de la guerre civile, je vais aller rejoindre Césaire et mes amis des Pyrénées. (A haute voix.) Nous n'avons plus rien à faire ici, venez, vous autres. (Il sort.)

(Tandis que Ludovic a dit ces derniers mots, l'un des hommes du peuple a jeté les yeux sur un buffet où sont quelques bouteilles et des verres.)

SCÈNE VI.*

DULAC, HOMMES du peuple.

UN HOMME.

Hé, dites donc, l'ancien, vous avez là quelques vieilles commères dont la vue réjouit le cœur... Voyons, n'auront-elles pas un mot à dire à de braves camarades?

DULAC.

Comment donc! mais très volontiers. (A part.) Ah! si ce vin pouvait leur servir d'éternel somnifère!...

L'HOMME.

Merci de la politesse! filons!.. (A Dulac.) Adieu; si tu es, comme patriote, aussi franc que ton vin, a toi le pompon!

(Les hommes sortent, Dulac les soit de l'œil.)

HENRI, qui reparaît triste et accablé.

Mon frère parmi ces meurtriers!

DULAC.

Ah! monsieur Henri, nous l'avons échappé belle!

HENRI.

J'expose tes jours, Dulac, je ne veux pas rester plus long-temps.

DULAC.

Quoi! monsieur Henri... vous voulez?...

HENRI.

Laisse-moi partir, adieu!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CLOTILDE entrant et barrant le passage.

CLOTILDE.

Henri, tu ne sortiras pas!

HENRI.

Clotilde!

CLOTILDE.

Oui, Clotilde qui t'aime, Clotilde qui veut te sauver ou mourir avec toi!

* Cette scène peut être muette ou jouée selon les exigences de temps pour le changement de l'acteur chargé des rôles de Ludovic et de Henri.

Digitized by Google

HENRI.

Oh ! c'est donc Dieu qui t'envoie !

CLOTILDE.

J'ai appris qu'on poursuivait un noble... Je ne sais quel pressentiment m'a dit que c'était toi... Mon pressentiment ne m'a pas trompé. Non, tu ne sortiras pas. Cet homme, l'ancien serviteur de ta famille, trouvera le moyen de te faire quitter cette maison sans sacrifier ta vie.

DULAC.

Quitter cette maison ! Oui, c'est le plus sûr ! La nuit approche. L'une des portes du logis donne sur le rivage isolé ; à l'aide d'un bateau que je me procurerai dans le plus grand secret, nous remonterons le fleuve. Je vais tout préparer pour notre fuite.

HENRI.

Que le ciel te récompense !

(Cri dans la rue répété à trois reprises et de loin en loin : *Patriotes, veillez.*)

DULAC.

Silence... A bientôt, monsieur Henri, à bientôt !...

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

CLOTILDE, HENRI.

HENRI.

Ah ! qu'il puisse réussir, Clotilde ; ne fût-ce que pour détourner le danger que ma présence attire sur toi.

CLOTILDE.

Eh ! que m'importe, quand tu es là !... Henri ! Henri !... Ah ! combien j'ai frémi pour toi quand j'apprenais toutes ces luttes sanglantes !... Combien j'ai tremblé que tu n'allasses y chercher la mort que tu appelais de tous tes vœux quand nous nous sommes séparés.

HENRI.

Oh ! oui ! oui, Clotilde !... C'est une affreuse destinée que la mienne !... Il me semblait qu'à travers mon noble uniforme, tous les yeux devaient deviner les terribles lettres dont l'empreinte me brûlera éternellement !... Oh ! souvent, j'ai voulu révéler à tous cette infamante violence pour en demander à grands cris justice !... Et puis, quand je songeais qu'il fallait accuser, qui... son père !... Alors, la force m'abandonnait, et plutôt que de faire rejaillir sur toi tant d'opprobre, j'aimais mieux dévorer en silence mes larmes, ma rage et mon désespoir !...

CLOTILDE.

Pauvre ami !...

HENRI.

Tu l'avais bien pensé... Pour me soustraire à cette torture incessante, j'ai demandé la mort, je l'ai cherchée dans un combat avec ces ennemis farouches qui envahissaient le palais de mon infortunée reine !... Furieux, égaré, j'ai soutenu avec eux, d'escalier en escalier, de chambre en chambre, cette lutte sans miséricorde et sans souvenir ; j'ai fait avec des tronçons d'épée, avec des débris de meubles, du carnage, dans ces galeries dorées, sur ces pavés de marbre... Puis, tout à coup, une pensée m'est venue : c'est que j'allais succomber, et que, sur mes restes sanglans, une curiosité impitoyable découvrirait la fatale empreinte... que le triomphe populaire se parerait de cette révélation, honteuse à la mémoire d'un noble !... d'un défenseur de la royauté !... Alors, te l'avouerai-je, Clotilde, je suis devenu lâche !... j'ai fui ! A présent, Clotilde, je ne demande plus qu'une chose, puisque je suis indigne à jamais de toi... c'est une mort qui anéantisse à la fois tout mon être et tout mon secret.

CLOTILDE.

Indigne de moi !... indigne de moi, dis-tu !... Oh ! plus ton malheur est grand, plus ma dette envers toi est sacrée.

HENRI.

Oh ! je te remercie !... ma Clotilde !... C'est que je n'ai plus que toi sur la terre, vois-tu ?... de ma famille, morte presque entière sur l'échafaud, il ne me reste plus que Ludovic, Ludovic, dont la vie désormais pour lui n'est plus qu'un crime, et pour moi un opprobre. Échappé de sa prison, grâce à toi, il est libre, protégé contre la proscription par son infamie même, dont nul ne sait qu'il m'a légué une terrible part ! Tout à l'heure encore, le chef de ces furieux qui menaçait ma vie, c'était lui... (Clotilde tombe assise et comme accablée.) Ah ! Clotilde, toi seule peux m'aider à supporter le fardeau de mon existence, de mon secret. En te voyant, j'oublie que mon père a frappé ton père... Malgré le sang versé, je t'aime. Oh ! fais avec moi et alors seulement je consens à vivre...

(Il se met à ses genoux.)

CLOTILDE.

Te suivre, Henri !... non, c'est impossible !... Ma place est auprès d'un être plus malheureux que toi !... de mon père !...

HENRI, se relevant.

Ton père !...

CLOTILDE.

Ah ! ne le maudis pas ! Dieu l'a déjà fait... De sa raison, il ne lui reste plus que le remords !... Henri, il faut un guide à ce vieillard proscrit, errant, exilé ! un guide qui remplace son intelligence qui s'éteint !... et ce guide, Henri, tu le comprends... ce ne peux être que sa fille.

HENRI.

Oui, tu le dois, Clotilde... (Après un silence.) C'eût été trop de bonheur.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DULAC.

DULAC.

Tout est prêt, venez.

HENRI.

Adieu !... Clotilde...

CLOTILDE.

Adieu, Henri, Dieu nous réunira un jour !

(Henri et Dulac sortent.)

DULAC.

Je vous suis.

SCÈNE X.

CLOTILDE, LE MARQUIS.

(Le marquis est pâle, défait, en désordre : ses traits attestent une longue souffrance ; ses vêtemens annoncent la misère. Il va d'un pas précipité, mais irrégulier, droit à un siége sur lequel il tombe affaissé.)

CLOTILDE, se jetant dans ses bras.

Mon père !... ah ! mon père !...

LE MARQUIS.

Mon père ! .. qui m'appelle père ?...

CLOTILDE, avec douleur.

Oh ! justice de Dieu !...

LE MARQUIS.

Oui, autrefois !... il y a long-temps. . je m'en souviens... j'ai eu une fille !... J'ai oublié son nom !... (Clotilde est à ses pieds.)

CLOTILDE.

Clotilde !...

LE MARQUIS.

Clotilde !... oui !... elle se nommait Clotilde !... elle est morte !...

CLOTILDE.

Non, elle vit encore !... elle vit pour aimer son père... pour l'entourer de soins, de tendresse, d'amour !... Ne voulez-vous point la revoir !...

LE MARQUIS.

La revoir !... oui !... je veux la revoir !...

CLOTILDE.

Eh bien ! mon père, regardez à vos pieds... je suis votre fille... votre Clotilde !...

LE MARQUIS, regardant.

Oh ! il ne faut pas me tromper... ce serait mal !...

CLOTILDE.

Moi vous tromper, mon père...

LE MARQUIS.

Ma fille, ah ! je... ma fille...

(Il s'évanouit.)

CLOTILDE.

Ah ! revenez à vous, mon père. C'est moi, moi votre fille, qui n'ai jamais cessé de vous chérir. Mon père ! mon père !

(Elle le fait revenir.)

LE MARQUIS.

Ah ! ma fille. (Il l'embrasse.) Cette fois, ce n'est plus un songe, c'est toi, c'est bien toi ! Tu ne sais donc pas, je me croyais insensé ! Oh ! j'ai bien souffert, va ! et toi aussi, pauvre enfant. Mais je veux que tu sois heureuse désormais ! je te l'ai promis... Tu sais, ce jour... ce jour où je t'ai retrouvée après une longue absence... que j'ai été heureux ce jour-là !... Mais, depuis, que s'est-il donc passé ?... On a prononcé un nom !... Tais-toi ! ne me le dis pas... c'est un nom fatal, un nom maudit !... Tais-toi !...

CLOTILDE.

Calmez-vous.

LE MARQUIS.

Tiens, tiens, mille voix le répètent à mes oreilles ce nom exécré... D'Argelles !... d'Argelles !... toujours d'Argelles.

CLOTILDE.

Ah ! mon père !...

LE MARQUIS.

Sais-tu quels souvenirs de crimes et de honte renferme ce nom ?...

CLOTILDE.

Non, non !...

LE MARQUIS.

Ecoute !...

CLOTILDE.

Grace !

LE MARQUIS.

Mais écoute donc ! Il a appartenu à deux hommes, ce nom... Le père était mon ami, mon frère d'armes ; j'étais son bienfaiteur : sa fortune était mon ouvrage ; sa vie, je l'avais sauvée au péril de la mienne ?... Sais-tu quelle récompense j'en ai reçue ?... Éloigné de ma province pour le service du roi, je revins une nuit à mon château sans être attendu ! Qui trouvai-je sous mon toit près de ta mère !... Lui ! l'infâme !...

CLOTILDE.

Oh ! mon père !

LE MARQUIS.

En vain il avait fui ma colère en se criant innocent, le lâche !... Plus tard, il a payé son crime de sa vie.

CLOTILDE.

Ma mère coupable. Oh ! non, non ! Calomnie !...

LE MARQUIS.

Calomnie, dis-tu ? mais toi, toi, je l'avais oublié. Le jour même où un d'Argelles me rendait un compte terrible de l'honneur d'une épouse, un d'Argelles, un fils trop fidèle à son sang, déshonorait ma fille !...

CLOTILDE, avec force.

Mensonge !

LE MARQUIS.

Mensonge, dis-tu?... Oh! non, ce n'est pas un mensonge !... Je me souviens à présent; c'était la nuit, dans une chambre obscure comme l'est celle-ci, devant moi comme ici la fenêtre qui avait livré passage au séducteur, et comme à présent je me tenais dans l'ombre... Tout à coup minuit sonna, (Minuit sonne.) comme il sonne à cette horloge, une porte s'ouvrit, et livra passage au misérable qui voulait t'enlever à ton père!...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, HENRI.

HENRI, égaré.

Clotilde, nous avons été surpris !... Fuyons!

LE MARQUIS.

D'Argelles!... Dis donc que c'est un mensonge.

CLOTILDE.

Mon père !

HENRI.

Son père !...

LE MARQUIS, d'une voix tonnante.

Qui viens-tu chercher encore ici ?...

HENRI.

Mérignac, plus de haine; il faut sauver Clotilde, il faut vous sauver vous-même.

LE MARQUIS.

Rien de toi... Va-t'en.

CLOTILDE.

Mon père !

HENRI.

Au nom du ciel !

LE MARQUIS.

Va-t'en, te dis-je... Quoi, le père a flétri mon honneur, et le fils veut m'arracher mon enfant... A moi ! à moi !

CLOTILDE et HENRI.

Silence !... (On entend des pas.)

HENRI.

Tout est perdu... Les voilà...

LE MARQUIS.

Oui, les voilà... Tremble !... d'Argelles !...

TOUS, entrant.

D'Argelles... Oui, c'est lui !... A mort !...

SCÈNE IX.

(Mérignac pendant cette scène va s'asseoir absorbé dans ses pensées.)

LES MÊMES, UN SECTIONNAIRE, HOMMES armés.

CLOTILDE.

Mon Dieu ! comment le sauver !...

LE SECTIONNAIRE.

A mort !... A mort !...

TOUS.

A mort ! à mort !

CLOTILDE.

Arrêtez ! ce n'est pas Henri d'Argelles !...

LE SECTIONNAIRE.

Qui donc est-il?

CLOTILDE.

C'est Ludovic, amnistié par le peuple.

LE SECTIONNAIRE.

La preuve?...

CLOTILDE.

La preuve ! L'empreinte du fer brûlant !....

LE MARQUIS.

Ah ! je me souviens !...

HENRI.

C'est toi, Clotilde, qui me fais infâme !

CLOTILDE, tombant à genoux.

Ah ! je l'ai sauvé.

(On entraîne Henri dont on a arraché les vêtemens. La toile baisse.)

ACTE QUATRIÈME.

Gorge des Pyrénées. — Dans le fond, à gauche et à droite, des rochers. — Dans le fond, un pont rustique jeté sur un précipice; à droite, premier plan, une cabane; à gauche et à droite, troisième plan, passage étroit, une croix de pierre en ruines.

SCÈNE I.

CÉSAIRE, BONTEMPS, COMPAGNONS, BRIGANDS.

CÉSAIRE, à Bontemps et à un autre qui sont échelonnés sur la croupe d'un rocher, au fond.

Eh bien ! voyez-vous revenir Ludovic?...

BONTEMPS.

Non, pas encore !

CÉSAIRE.

Oh ! il se fait toujours attendre à présent; j'ai bien peur qu'il ne soit devenu un faux frère.

Digitized by Google

BONTEMPS.

Ah! il me semble que c'est lui qui arrive par le défilé.

CÉSAIRE, regardant un portefeuille.

Tant mieux ! je vais lui proposer le marché en question.

BONTEMPS.

Oui ! le portefeuille !

CÉSAIRE.

Justement ! mais jusqu'à nouvel ordre, silence ! qu'il ne puisse savoir... (Il cache le portefeuille.)

BONTEMPS.

Le voici !

SCÈNE II.

LES MÊMES, LUDOVIC.

CÉSAIRE.

Te voilà donc, enfin !

LUDOVIC.

Oui, c'est moi, pas pour long-temps ; je viens vous prévenir du danger qui vous menace... la colonne des volontaires de Bayonne vient de se mettre en marche. Nous avons encore le temps de leur échapper, cependant ne nous amusons pas, car ils nous ont coupé la communication avec le fort d'Andaye, que vous avez, pendant mon absence, livré aux miquelets espagnols, et, seuls, nous serions un peu embarrassés de leur résister.

CÉSAIRE.

Et, maintenant, où allons-nous établir le centre de nos opérations ? Je serais d'avis de quitter ce pays déjà épuisé par nous et où nous commençons d'ailleurs à nous perdre de réputation.

LUDOVIC.

Mon avis serait de liquider la société et d'exercer chacun en particulier son industrie... Moi, je me fais émigré et vais à l'étranger exploiter le nom que je porte... Il n'y a plus de barons en France, mais partout où il y aura des imbéciles, ma baronnie aura cours ; c'est une garantie de noblesse européenne.

CÉSAIRE.

Bon pour toi, gentilhomme, qui joins à la force du poignet une éducation perfectionnée... mais, quant à nous pauvres gens réduits à employer les voies les plus simples pour vivre et qui n'avons d'esprit que dans le canon de nos pistolets ou à la pointe de nos poignards, l'union seule fait notre force ; et je te trouve bien ingrat de vouloir nous quitter, nous qui, de tout temps, t'avons fait le chef de notre association.

LUDOVIC.

Je le crois bien... c'est moi qui la nourrissais.

CÉSAIRE.

Quand tu as été pris par la maréchaussée, à la suite de l'attaque du convoi de Saint-Jean-de-Luz, nous avons enfoncé la porte de ta prison ; tu étais déjà parti, grace à ton frère qui avait pris ta place ; mais nous n'en avons pas moins risqué notre peau.

LUDOVIC.

C'était bien le moins que vous pussiez faire après avoir forcé ma volonté, qui n'était point de participer à votre expédition... seulement, c'est humiliant pour vous d'avoir été devancé, par un honnête homme... Bon frère, va !

CÉSAIRE.

Nous ne l'en avons pas moins fait évader à ta place !... Et c'est encore plus indélicat à toi de manquer aux sermens sacrés qui nous unissent tous.

LUDOVIC.

Bah ! je ne vous suis nullement nécessaire... Il y a une foule d'honnêtes industries que vous pouvez exercer isolément ou en compagnie... vous faire faux monnayeurs, par exemple... c'est un état qui a cours partout... Pour moi, je vais en Espagne, en Italie... je me fais pauvre victime... c'est encore plus lucratif !

CÉSAIRE, s'approchant de lui.

Eh bien ! monsieur le baron, puisque vous voulez exploiter en pays étranger votre nom et vos avantages, que me donneriez-vous en échange d'un portefeuille qui contiendrait les titres de propriété de votre famille, sans compter je ne sais quelles lettres d'un chevalier de Launay, qui justifient monsieur votre père et une certaine dame de Mérignac ?

LUDOVIC.

Mérignac !...

CÉSAIRE, montrant le portefeuille et lui donnant une lettre.

Tiens, vois...

LUDOVIC, après avoir parcouru l'écrit.

Oui ! oui ! c'est vrai !... Mais d'où te vient ce portefeuille ? comment est-il entre tes mains ?

CÉSAIRE.

C'est très simple. Depuis plusieurs jours, j'avais vu rôder dans les environs le ci-devant Dulac, ton ancien intendant ; hier, je l'ai vu enfouir mystérieusement quelque chose au pied de cette croix ; lui parti, j'ai fouillé, et j'ai trouvé ce portefeuille.

LUDOVIC.

Ce portefeuille appartenait à mon père, il fait partie de son héritage ; Césaire, donne-le moi ?

CÉSAIRE.

Je te le donnerai quand tu m'auras dit le prix que tu veux y mettre... et surtout quand tu l'auras payé.

LUDOVIC.

Quoi, tu veux me faire acheter !... Ah ! j'attendais de toi plus de probité.

CÉSAIRE.

Avec dix louis, tu m'en feras retrouver une au grand complet.

Digitized by Google

LUDOVIC.

Dix louis !... Tiens, je suis gentilhomme en tout... en voici vingt et n'en parlons plus !

CÉSAIRE.

Vingt !... Maladroit, j'ai demandé trop peu... c'est trente louis que je veux !...

LUDOVIC.

Ah ! tu le prends sur ce ton : eh bien ! j'aurai ce portefeuille à meilleur marché, je l'aurai de force...

CÉSAIRE.

Essaie donc !...

BONTEMPS, accourant.

Alerte, camarades ; voici les volontaires béarnais !

CÉSAIRE, gagnant la montagne.

Partie remise !

LUDOVIC, le suivant.

Non pas ! (Une lutte s'engage, Césaire est renversé, Ludovic prend le portefeuille.) Je te disais bien que j'aurais ce portefeuille !

CÉSAIRE, toujours couché, tirant un coup de pistolet.

Il ne te servira pas !

LUDOVIC.

Ah ! je suis frappé !... Mais si je suis forcé d'attendre ici les volontaires, tu iras les rejoindre avant moi.

(Ils se prennent corps à corps, Ludovic fait tomber Césaire dans le précipice.)

SCÈNE III.

LUDOVIC, seul.

Je l'ai puni ; mais moi, faut-il tomber en leur pouvoir, vivant et sans défense ? Ils viennent... où me réfugier ? Dans cette masure... ils y viendront, sans doute... Ah ! derrière ces rochers... un dernier effort ! là, là ! pourvu qu'ils ne m'y découvrent pas ! (Il disparaît à gauche.)

SCÈNE IV.

UN OFFICIER, VOLONTAIRES, CLOTILDE, LE MARQUIS.

L'OFFICIER.

Citoyenne, j'ignore si la loi a droit de condamner un vieillard privé de raison et la jeune fille qui est son seul appui ; mais nous autres nous ne devons connaître d'ennemis que ceux qui combattent contre la France. Nous vous avons protégés jusqu'à ce sentier qui conduit en Espagne... allez, maintenant, vous pouvez sans danger continuer votre route.

CLOTILDE.

Monsieur, je vous remercie... mais mon pauvre père est accablé par la fatigue... permettez qu'il se repose quelques instans dans cette cabane.

L'OFFICIER.

J'y consens ! mais songez qu'il faut sans tarder vous remettre en route...

(Clotilde entre dans la masure avec le marquis.)

L'OFFICIER, aux volontaires.

Camarades, reposez-vous aussi un moment... voici bientôt l'heure où nous attaquerons le fort d'Andaye.

UN VOLONTAIRE.

Mais comment viendrons-nous à bout, sans canons, d'emporter ce fort ?...

L'OFFICIER.

Vous allez le savoir... écoutez-moi... Mais cet homme qui vient à nous... je ne me trompe pas... c'est bien ce misérable !...

SCÈNE V.

LES MÊMES, HENRI.

L'OFFICIER.

Eh ! que viens-tu chercher ici, toi, Ludovic le galérien ?

HENRI.

Ludovic !... Eh bien ! oui, Ludovic, qui ne vous demande qu'un fusil, et le droit de combattre pour la défense de la patrie.

L'OFFICIER.

La patrie !... en est-il pour tes pareils ?

HENRI.

Oh ! mes frères... mes frères...

L'OFFICIER.

Tes frères... Il n'y a pas de place pour toi parmi nous... La révolution t'a donné la liberté, mais elle ne peut te rendre l'honneur... Va-t'en, misérable !... va-t'en !...

HENRI.

Hélas ! je ne vous demande pas les grades, les honneurs, les récompenses qui suivront la victoire ; de tous les priviléges que donnent les armes portées par vous... je ne réclame que le droit de combattre dans vos rangs et de mourir pour la France...

CLOTILDE, qui est sortie de la masure et qui est cachée.

Pauvre Henri !...

L'OFFICIER.

Et si tu succombais et que ton cadavre fût trouvé par l'ennemi sur le champ de bataille, que penserait-il ?... Non, te dis-je !... Parmi nous, ta vie est une souillure et ta mort serait un affront !... va-t'en !... (Il s'éloigne.)

HENRI, à part.

Oh ! c'en est trop !... Si je leur disais tout... mais ils ne me croiraient pas... Cette marque, cette marque de feu est toujours là !... Oh ! l'infamie toujours !... et loin de Clotilde !... (Bruit.)

Digitized by Google

L'OFFICIER, accourant.

Aux armes! L'ennemi fait une sortie et se dirige sur Bayonne.

LES VOLONTAIRES.

Aux armes!

HENRI.

Adieu! adieu, mes frères!... et que le ciel vous donne la victoire, à vous qui m'avez refusé la mort!...

L'OFFICIER et TOUS LES VOLONTAIRES.

Marchons! (Ils sortent.)

CLOTILDE, à part.

Mon Dieu! vous me dictez mon devoir.

(Elle entre en scène.)

SCÈNE VI.

HENRI, CLOTILDE, puis LE MARQUIS.

CLOTILDE, s'élançant.

Henri!

HENRI.

Clotilde!

CLOTILDE.

Henri! Ils peuvent t'accabler de leurs mépris, moi je ne t'abandonne pas!

HENRI.

Ange du ciel! je rends grace à ton généreux dévoûment!... mais fuis avec ton père, et laisse-moi porter seul le fardeau de ma honte et de ma douleur!

CLOTILDE.

Non! non! pour toi il peut encore y avoir du bonheur sur la terre.

HENRI.

Mais oséantis donc ce souvenir fatal qui s'attache à la fois à mon ame et à mon nom... mais enlève donc à ma chair cette hideuse empreinte, visible maintenant pour tous les yeux et dont l'éternelle souffrance pénètre de plus en plus chaque jour vers mon cœur...Et tu oses encore m'offrir le bonheur, à moi!... tu oses parler d'éternité au damné!... Oh! ne m'impose pas comme un châtiment de plus une félicité impossible, laisse-moi trouver à tout prix la mort, quand j'ai encore assez de raison pour quitter cette horrible vie.

(Il veut fuir.)

CLOTILDE.

Henri, seras-tu inexorable?

HENRI.

Inexorable!... mais c'est ton père qui le serait dans sa haine.

(Le marquis sort de la cabane.)

CLOTILDE.

Non, non, je le fléchirai; il cédera à mes prières, à mes larmes!... Je lui dirai : Mon père, mon devoir n'est-il pas de m'associer à cette existence de honte et de douleurs, de porter la moitié de son infortune, de soutenir ses pas quand la fatigue et la faim les feront chanceler... A ses côtés, je pleurerai, je travaillerai, je mendierai, s'il le faut!... Voilà ce que je lui dirai, Henri, non pour toi seulement, mais pour lui!... afin que Dieu lui pardonne pour mon dévoûment, comme il te récompensera par mon amour!

HENRI.

Moi ton époux!

LE MARQUIS, se plaçant entr'eux.

Un d'Argelles.... jamais!...

CLOTILDE.

Oh! mon père!

LE MARQUIS.

Jamais!...

HENRI.

Je te l'avais bien dit, Clotilde.

CLOTILDE.

O mon Dieu! entre mon père et Henri, ai-je le droit de choisir?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, L'OFFICIER, VOLONTAIRES. Grand bruit; les volontaires rentrent fuyant en désordre, ils se tiennent dans le fond.

L'OFFICIER.

Arrêtez, mes amis! les Espagnols vous ont repoussés un moment... mais le sacrifice d'un seul homme va nous donner la victoire!... Le fort d'Andaye est miné... pendant que je vous guiderai à l'assaut, qui de vous pénétrera dans la galerie souterraine et mettra le feu à la mine?

HENRI, s'élançant.

Moi!... Au lieu de sacrifier la vie d'un citoyen utile à son pays, prenez la mienne! vous me trouverez peut-être bon pour mourir sans avoir même les honneurs du combat.

CLOTILDE.

Ciel! que dit-il? Vous l'entendez, mon père...

L'OFFICIER.

Eh bien! soit, j'y consens!

CLOTILDE.

Henri!

HENRI, avec enthousiasme.

Clotilde, le ciel m'accorde une fin selon mes vœux... une destruction entière à ce corps déshonoré, et le martyre pour la France à l'ame qui s'échappera glorieuse et pure de cette dépouille en lambeaux!... Adieu, Clotilde!

CLOTILDE.

Henri!

HENRI.

Marchons!

TOUS.

A l'assaut!...

(Sortie chaude. — Le marquis est toujours absorbé.)

SCÈNE VIII.

CLOTILDE, LE MARQUIS.

CLOTILDE.

Mon père!... mon père!... Henri va mourir!... et c'est vous qui l'aurez tué!... Mon père, entendez-vous?... entendez-vous?... Rien!... retombé dans l'égarement!... Henri! pauvre Henri!... il marche en ce moment à la mort... peut-être... Mon Dieu! mon Dieu!...

(Coup de feu dans la coulisse.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LUDOVIC.

LUDOVIC, se traînant.

Je n'en puis plus!... la soif me dévore!... De ce côté, de l'eau... de l'eau...

CLOTILDE.

Henri!... je ne le reverrai plus!... (Elle se retourne et aperçoit Ludovic.) Ciel! lui! lui! blessé!... mourant!...

LUDOVIC.

Une goutte d'eau!... par pitié!...

CLOTILDE.

Ah! c'est son frère!... Ludovic d'Argelles!...

(Le marquis, au mot, se lève et s'approche.)

LUDOVIC.

La soif... la soif de l'agonie!...

LE MARQUIS, avec pitié.

Clotilde!...

CLOTILDE, en allant chercher de l'eau.

Oh!... c'est un mourant qui supplie!... (Elle court chercher de l'eau dans le torrent et revient la porter aux lèvres de Ludovic.) Tenez... tenez...

LUDOVIC.

Merci, jeune fille!... Mais, si je ne me trompe... ces traits... vous êtes...

CLOTILDE.

Clotilde de Mérignac!...

LUDOVIC.

Clotilde de Mérignac, vous m'avez secouru à mon dernier soupir, je puis vous payer ma dette... Tenez, prenez ce portefeuille... il contient la preuve que mon père, le baron d'Argelles, que votre mère, la marquise de Mérignac, n'ont jamais manqué à l'honneur!... Ah! je meurs...

LE MARQUIS, saisissant le portefeuille et l'ouvrant précipitamment.

Oui, oui, c'était pour empêcher l'adultère, pour défendre mon honneur contre un lâche ennemi l'Argelles.... Et je l'ai tué!... et j'ai flétri son ..

CLOTILDE.

Ah! mon père!

LE MARQUIS.

Tout mon sang en expiation... Je réparerai tout...

(Bruit d'une explosion.)

CLOTILDE.

Il est trop tard! Henri! Henri!...

(Elle sort précipitamment.)

CRIS, en dehors.

Victoire!...

SCÈNE X.

LES MÊMES, LES VOLONTAIRES, qui en se rangeant masquent le corps de Ludovic.

L'OFFICIER.

Nous sommes vainqueurs!... le fort est en ruines, l'ennemi est en fuite... Pourquoi faut-il que nous devions cette victoire à un misérable flétri par la loi!...

LE MARQUIS.

Vous vous trompez... celui qui vient de mourir était le plus noble des hommes, c'était Henri d'Argelles!

TOUS.

Henri!...

LE MARQUIS.

Car son misérable frère Ludovic d'Argelles, le voilà!...

(Il fait écarter les volontaires et montre le corps de Ludovic.)

TOUS.

Ludovic.

L'OFFICIER.

Mais cette empreinte terrible?...

LE MARQUIS.

Une lâche et odieuse vengeance!... Oui, je dois le dire à la face de tous, j'ai abusé de mon pouvoir... j'ai stigmatisé l'innocent à la place du criminel!... Maintenant que je puis rendre à Henri d'Argelles son nom sans faire tomber cette noble tête... honneur! honneur à sa mémoire!...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CLOTILDE.

CLOTILDE, rentrant, avec égarement.

Henri blessé, respire! Dieu l'a sauvé. Le voici, le voici!

TOUS.

Sauvé!.. sauvé!...

(Henri, couvert d'un manteau, paraît soutenu par deux soldats.)

LE MARQUIS.

Mon Dieu! soyez béni!

HENRI, à Clotilde.

Clotilde! je puis vivre pour toi maintenant. Une glorieuse blessure, en déchirant cette épaule, a effacé le stigmate fatal... Clotilde!... la tache sera désormais une noble cicatrice.

(Clotilde se jette dans ses bras, le marquis s'agenouille. Tableau.)

76772

FIN DES JUMEAUX BÉARNAIS.

N° d'Inventaire 1613

BOULE et Ce, imprimeurs des Corps militaires, de la Gendarmerie départementale, des Contributions directes et du Cadastre, rue Coq-Héron, 3.

Digitized by Google